



Lettres pour lire au lit

Correspondance amoureuse
d'Alfred de Vigny et Marie Dorval

1831-1838

le Temps retrouvé

M E R C U R E D E F R A N C E

Extrait de la publication

le Temps retrouvé
MERCURE DE FRANCE

LETTRES
POUR LIRE AU LIT

Correspondance amoureuse
d'Alfred de Vigny et Marie Dorval
(1831-1838)

*Édition présentée et annotée
par Ariane Charton*



MERCURE DE FRANCE

LE TEMPS RETROUVÉ
Collection dirigée par Antoine de Baecque

© *Mercur*e de France, 2009.

INTRODUCTION

*Pour moi les lettres vivent, les lettres parlent et sont
des amies mélancoliques qui portent la date des jours
écoulés et racontent des choses trop souvent oubliées.*

Alfred de Vigny à Alexandre Guiraud
19 décembre 1843

De son vivant, Marie Dorval était une comédienne vedette. À travers les journaux et la rumeur des boulevards, on lui inventait des vies qu'elle n'avait pas. « Parce que Mme Dorval n'avait pas la raideur tragique, résumait ainsi Adèle Hugo, parce qu'elle avait la souplesse de la réalité [...] elle était, pour les juges superficiels, le type du mélodrame violent et grossier [...]. Seuls les artistes comprenaient qu'elle était, au contraire, la délicatesse même, la poésie, la grâce [...]. Le monde ne se trompait pas moins sur la femme que sur la comédienne. Par les faits que j'ai rapportés, on peut juger si Mme Dorval ressemblait à la créature vagabonde et échevelée qui passait pour elle. Tout au rebours, elle était faite pour la famille ; humble, discrète, domestique, mère et grand-mère¹... » De même, George

1. Cité par Jules Janin et repris par Émile Coupy, *Marie Dorval*, Librairie internationale, 1868, pp. 322-323.

Sand dans le long portrait qu'elle fit d'elle souligna que « [t]out était passion chez elle, la maternité, l'art, l'amitié, le dévouement, l'indignation, l'aspiration religieuse [...] »¹.

Les malentendus ne se dissipèrent pas après sa mort, en 1849. Pour la postérité, Marie Dorval fut victime des mêmes a priori que tous les comédiens. Ils peuvent incarner tant de personnages différents, comment, dès lors, ne pas imaginer qu'ils jouent aussi dans la vie réelle et sont incapables de sentiments sincères ? Dans les livres consacrés à Vigny, l'actrice est généralement décrite comme une femme infidèle, capricieuse, sans culture et assez vulgaire qui aurait fait souffrir le pur poète et n'aurait pas compris la valeur de ses œuvres. Cette liaison de sept ans est qualifiée de décevante ou bien considérée comme une anecdote un peu honteuse dans la vie du respectable comte Alfred de Vigny. Les biographes citent les pages amères, plaintives et misogynes rédigées par l'écrivain, jamais ses éloges ou ses mots tendres ou alors pour montrer combien il était aveuglé par sa passion.

Après 1942 et la publication d'une grande partie des lettres de Marie Dorval à son amant², la comédienne ne fut pas moins mal jugée, loin de là. Il suffit de citer quelques exemples pour mesurer la sévérité des spécialistes du poète à son égard. Émile Lauvrière en s'appuyant notamment sur les lettres de Dorval en fait une « actrice courtisane », « complaisante maîtresse du gros mulâtre bohème [Dumas] ». Il qualifie leur histoire d'amour de « morbide passion mystico-sexuelle » et ne croit à la sincérité de cette « pauvre actrice déséquilibrée » qu'au moment de la rupture³. Paul Viallaneix estime « qu'il lui

1. George Sand, *Histoire de ma vie*, Gallimard, 1971, « Bibliothèque de la Pléiade », V^e partie, chapitre IV, p. 223.

2. Marie Dorval, *Lettres à Alfred de Vigny*, recueillies par Charles Gaudier, Gallimard, 1942.

3. Émile Lauvrière, *Alfred de Vigny, sa vie et son œuvre*, Grasset, 1945, tome 1, pp. 364, 358, 367 et 414.

est pénible de parler *sans mensonge*, comme de *penser profondément*¹ ». Bertrand de La Salle, dans la nouvelle édition de son ouvrage sur Vigny, avoue que les lettres de l'actrice l'ont incité à réviser son jugement sur ses nombreuses infidélités dont il n'existe « aucune preuve positive ». Cela ne l'empêche pas de qualifier ses lettres de « mièvrerie » et de la considérer comme une « égocentrique » en précisant : « Nous ne trouvons jamais dans [s]es lettres à l'homme qu'elle prétend aimer si passionnément l'expression d'une sollicitude². » Françoise Moser, biographe de Marie Dorval, ne fait pas exception : « Amour passionné de grisette romantique, voilà ce qui définit le mieux les sentiments de Marie pour celui qui demeurerait à ses yeux "le comte de Vigny". » Et plus loin : « Pardonnons à la frémissante créature ses emportements, sa jalousie tyrannique et maldroite, ses trahisons, son mélange exaspérant de sensibilité mièvre et de violence, et même la monotonie de ses récriminations et de ses adorations excessives³. »

Les avis favorables restent rares. André Maurois rappelle que « Vigny lui-même qui lui dut tant [...] fut pour elle [...] injuste⁴ ». Plus récemment, Nicole Casanova dans sa biographie de Vigny reconnaît que « les admirables lettres de Dorval montrent une relation véritablement littéraire entre l'émotion et le langage⁵ », mais n'entre guère dans les détails.

Alors, qui était Marie Dorval ? Quelle maîtresse a-t-elle été pour Vigny ? Quel amant était-il pour elle ? N'ont-ils pas tous les

1. Paul Viallaneix, *Vigny par lui-même*, Le Seuil, 1964, collection « Écrivains de toujours », p. 52.

2. Bertrand de La Salle, *Alfred de Vigny*, Fayard, 1963, nouvelle édition revue et corrigée, pp. 160, 166 et 167.

3. Françoise Moser, *Marie Dorval*, Plon, 1947, pp. 146 et 247.

4. André Maurois, préface à la *Correspondance inédite George Sand-Marie Dorval*, Gallimard, 1953, p. 10.

5. Nicole Casanova, *Vigny, sous le masque de fer*, Calmann-Lévy, 1990, p. 150.

deux des torts partagés ? Pourquoi ne pas faire crédit à Dorval d'un sentiment vrai et passer sous silence les moments heureux de cette passion ? Peut-on considérer comme décevante ou misérable une liaison qui donna naissance à *La Maréchale d'Ancre*, *Quitte pour la peur* et *Chatterton* et inspira en partie *La Maison du berger* et *La Colère de Samson* ? Peut-on estimer que cette histoire d'amour fut « une guerre de sept ans » « entre deux êtres qu'attache un lien purement charnel¹ » ? Marie Dorval n'a-t-elle pas été pour Vigny une Muse tout autant qu'une compagne auprès de laquelle l'écrivain connut aussi du bonheur ?

La lecture de leurs lettres apporte déjà bien des réponses car ce qu'ils s'écrivent est le reflet de ce qu'ils sont l'un pour l'autre. Cette correspondance permet de saisir bien des subtilités de cette passion méconnue. On découvre le vrai visage des amants, on entend leur dialogue, on suit les différents épisodes de leur longue liaison, faite de moments d'exaltation, de désir, de tendresse, de jalousie, de disputes, d'orages et de journées ensoleillées. Dans leur correspondance, ils ne trichent pas et livrent spontanément les états de leur cœur. Sensualité, souffrance, joie et inquiétude, tout est dit simplement mais avec une telle vivacité qu'on a l'impression d'être le spectateur d'un amour qui se vit sous nos yeux.

Dans ses lettres, Marie Dorval ne cherche pas à faire des effets, son style est parfois maladroit et fautif mais il est toujours sublimé par la spontanéité. Elle écrit comme elle devait parler. Il semble à la lire qu'elle dialogue dans sa tête avec Vigny dont elle répète parfois le contenu des lettres, ce qui nous permet d'en deviner la teneur. Elle use de point d'exclamation ou d'interrogation au milieu des phrases comme pour insister sur le ton qu'elle veut donner à ses propos. Tout lui est dicté par son cœur, dans l'émotion de l'instant, impression

1. Simone André-Maurois, *Correspondance inédite George Sand-Marie Dorval*, op. cit., pp. 28 et 35.

renforcée par l'absence très fréquente de virgule ou de point. Ni ses répétitions ni ses mots d'amour ne sont lassants ou ridicules. Elle parle beaucoup d'elle dans ses lettres, non par désintérêt pour son amant mais pour répondre à ses questions et le rassurer. D'ailleurs, elle nous apporte ainsi, sans en avoir conscience, un témoignage exceptionnel sur la réception des pièces romantiques en province et sur la façon dont les tournées s'organisaient.

Quant à Vigny, il s'adressait à sa maîtresse comme à personne d'autre. Lui qui prenait soin de faire des brouillons et paraissait toujours peser ses paroles, il lui écrit aussi sous le coup de ses sentiments du moment. Il peut gronder dans une ligne et adorer dans l'autre. Lui si discret, réservé avec ses correspondants, se livre sans fard à Marie Dorval, ce qui est autant le signe de la passion que d'une certaine confiance à son égard. Le petit nombre de lettres qu'il nous reste de lui révèle un autre Vigny qui, par endroits, épouse même le style d'écriture de sa maîtresse (par exemple lettre 54).

La fameuse lettre érotique de Vigny, « pour lire au lit » (lettre 8), a longtemps été connue de réputation et utilisée comme argument pour montrer dans quel délire Marie Dorval, coupable de « provocations érotiques¹ », jetait le noble poète. Ce document fut considéré comme impubliable et a été photographié en secret avant sa destruction. Durant la première moitié du xx^e siècle, on ne plaisantait guère avec la réputation des grands auteurs et l'on s'indignait ou censurait leur vie intime. Cette lettre érotique issue probablement des papiers de Jules Sandeau avait d'abord été acquise par le libraire Sapin puis par un collectionneur, M. Cheramy. La suite est racontée dans un article des *Annales romantiques*². À la mort du collectionneur,

1. Émile Lauvrière, *Alfred de Vigny, sa vie et son œuvre*, op. cit., p. 362.

2. *Annales romantiques, revue d'histoire du Romantisme*, mars-avril 1913, Varia IV, pp. 145-150.

un admirateur de Vigny, Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, s'alarma à l'idée que ce billet dont il avait eu connaissance puisse passer en vente publique. Il voulut l'acquérir pour le brûler. L'expert, M. Charavay, lui donna raison. Avec la complicité du notaire de l'exécuteur testamentaire et celui du légataire universel, le document fut retiré de la vente et détruit. *Le Figaro*, qui rapporta l'affaire, se félicita de la piété des experts grâce à qui « ce qui fut l'erreur d'un grand homme [...] dispara[issait] ». Paul Souday, dans *Le Temps*, proposait de placer la lettre dans l'enfer de la Bibliothèque nationale afin de rester consultable par des historiens. Léon Séché, auteur d'un ouvrage sur Vigny, se prononçait aussi pour la destruction de « cette pièce scandaleuse [qui n'a] même pas l'excuse de la beauté littéraire ». Qu'en aurait pensé Vigny ? En 1913, les spécialistes étaient persuadés que l'écrivain aurait approuvé leur geste. Est-ce si sûr ? Lui qui aimait noter en grec ses actes sexuels sur son agenda et avouait en 1833 se sentir « puissamment organisé pour la volupté physique¹ » n'aurait peut-être pas été mécontent de se libérer de sa réputation de poète éthéré. Hugo, Musset et tant d'autres romantiques ne se cachaient pas de leur sensualité et ne la jugeaient pas incompatible avec l'art, quand même elle ne le nourrissait.

Ce billet érotique du reste n'est probablement pas le seul que Vigny ait envoyé à sa maîtresse non moins voluptueuse (lettre 93 par exemple). Certaines lettres de Vigny, qui n'ont pas été retrouvées, comportaient en tout cas des sous-entendus érotiques comme le laisse entendre la comédienne (lettre 67 par exemple).

Dès que Vigny devint officiellement l'amant de Marie Dorval, il fit partie de son quotidien, se mêla à son entourage et passa

1. *Journal d'un poète, Œuvres complètes*, Gallimard, 1948, « Bibliothèque de la Pléiade », tome 2, p. 980.

beaucoup de temps dans sa loge et chez elle (voir les « Textes d'Alfred de Vigny inspirés par Marie Dorval », p. 251). Dès lors, la jalousie commença à les ronger et à tenir une place prépondérante dans leurs échanges. Vigny était si soupçonneux que Marie Dorval se sentait souvent tyrannisée. L'était-il à tort ou à raison ? En dehors de sa brève liaison avec Dumas, il n'existe pas de preuve que Marie Dorval ait trompé Vigny si ce n'est par les propos indirects rapportés par Pauline Duchambge et sujets à caution (note 1 de la lettre 5 et lettre 123). Pourquoi lui prêter quantité d'amants de passage ? Si elle a pu commettre quelques infidélités lors de ses tournées, elle restait très éprise de Vigny et n'envisagea jamais de mettre un terme à leur histoire au profit d'un autre. Il y a trop de naturel, d'abandon dans ses longues lettres pour qu'elles soient l'œuvre d'une femme sans cesse menteuse ou dissimulatrice. Du reste à quoi aurait rimé une telle duperie ? Cette fausseté trop souvent supposée chez Marie Dorval ne cadre pas avec son caractère qui lui inspirait des colères et des caprices soudains mais aussi des mouvements généreux et tendres. L'année de leur rupture, en 1838, c'est bien l'écrivain qui prend une autre maîtresse avant que Marie Dorval ne se laisse séduire par Jules Sandeau.

D'ailleurs, la jalousie de l'actrice n'était pas feinte et pouvait tourner à l'obsession. Elle était jalouse de Lydia, l'épouse de Vigny, mais aussi de ces femmes de l'aristocratie que le poète fréquentait et de ces comédiennes ou cantatrices qu'il pouvait voir au spectacle quand elle n'était pas à ses côtés (lettres 11 et 68 par exemple). Dorval savait que le prestige de l'écrivain n'était pas moins grand que le sien.

Opposés, « natures dissemblables¹ » sont des termes qui reviennent systématiquement pour définir ce couple. Certes leurs origines, leur enfance sont très différentes ainsi qu'une

1. Simone André-Maurois, *Correspondance inédite George Sand-Marie Dorval*, op cit., p. 28.

partie de leur caractère. Pourtant, ils partageaient la même sensibilité romantique et ce même désir d'élévation, de perfection. Mais dès la naissance, ce désir devait être plus difficile à concrétiser pour Marie Dorval. Son drame est d'avoir dû jouer mélodrames et vaudevilles pour faire vivre sa famille, d'avoir mené une vie de bohème faite d'excès, de légèreté, d'incertitude alors que sa nature profonde était noble et tragique. Cet aspect plus secret de sa personnalité et que Vigny avait su deviner explique en partie la durée de leur liaison et leur attachement en dépit des séparations et des disputes (lettre 36).

Dans les premiers jours de l'année 1798, une troupe de comédiens ambulants fit halte dans une auberge de Lorient, rue de la Comédie. Le 7 janvier Marie Bourdais, l'une des actrices âgée de presque dix-huit ans, y donna naissance à une fille baptisée Marie-Thomase-Amélie. Le père, Joseph-Charles Delaunay, reconnut l'enfant. Mais ce séducteur de trente et un ans qui jouait les jeunes premiers ne lui laissa rien d'autre que son nom. Il ne parlait fidélité et mariage que si cela figurait dans son texte et, à ses yeux, cette fillette n'était qu'un incident sans importance. Marie n'avait pas six mois qu'il avait déjà quitté sa famille théâtrale pour tenter sa chance ailleurs. Il devait mourir de la fièvre jaune aux Antilles en 1802, au cours d'une tournée.

Plus tard, quand Marie Dorval donnait des représentations en Bretagne, elle était saluée comme une enfant du pays alors qu'elle y était née par hasard et n'y avait vécu que quelques années. Sa mère, fille de comédiens également, avait vu le jour dans la région de Lyon, à Saint-Saturnin, et son père près de Rouen. Marie Dorval aimait se croire un peu bretonne, pour s'inventer des racines qu'elle n'avait pas.

Mlle Bourdais continua à jouer et fit monter Marie sur les planches dès l'âge de six ans. Elles vécurent au jour le jour, selon les engagements. On les vit notamment en Suisse, en

Belgique, en Bretagne, dans le Nord et le Sud-Ouest. Vaudevilles, opéras-comiques, mélodrames étaient leurs lots quotidiens. Plus tard, Marie Dorval, dans une confidence à son ami Henry Monnier, résuma ainsi son enfance : « Je me rappelle encore, lorsque ma mère, me tenant par la main, me conduisait au théâtre, de quel œil de regret je suivais les petites filles de la ville [...] jouant à la porte de leurs maisons. Je passais une partie de ma journée dans une salle noire, enfumée, froide, où le soleil ne pénétrait jamais. La répétition finie, il fallait rentrer, manger un morceau [...] et se rendre à la représentation du soir. Quand je ne jouais pas, ce qui arrivait assez rarement, j'accompagnais ma mère pour l'aider à s'habiller [...].

« Ma mère, pauvre femme, n'aurait pas mieux demandé que de m'aimer, mais en avait-elle le temps ? Est-ce qu'on peut être mère d'ailleurs dans cette atmosphère de luttes, de misère, d'orgueil, de passions violentes ou vulgaires qui est la vie de la pauvre comédienne nomade¹ ? »

Toute sa vie, Marie Dorval fut à la recherche de stabilité et s'efforça, sans y réussir complètement, de créer un foyer pour ses filles et de leur faire faire des études. Comment le comte Alfred de Vigny, fils unique adoré de ses parents et qui pouvait contempler son arbre généalogique sur des générations, aurait-il pu la comprendre ?

En 1813, les deux Marie furent engagées dans une troupe ambulante dirigée par Louis-Étienne Dorval dit Allan-Dorval. Âgé de vingt-cinq ans, celui-ci s'intéressa vite à l'adolescente et l'épousa un an plus tard alors qu'elle était enceinte. Le couple et leurs deux filles² s'installèrent à Strasbourg où Allan-Dorval

1. Henry Monnier, *Mémoires de monsieur Joseph Prudhomme*, Club français du livre, 1964, chapitre 18, p. 128.

2. Louise, née à Vannes le 19 juillet 1814, et Gabrielle, née à Lorient le 28 octobre 1815.

fut nommé directeur du théâtre de la ville. Quand la tuberculose eut raison de Marie Bourdais en 1819, Marie Allan-Dorval décida de tenter sa chance à Paris et partit avec mari et enfants. Charles Potier¹ la fit entrer au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Allan-Dorval ne voyait pas d'un œil très enthousiaste cette carrière parisienne. Faute de trouver un théâtre à diriger dans la capitale, il retourna rapidement en Alsace puis accepta un engagement à Saint-Pétersbourg.

Marie Dorval devint alors la maîtresse du compositeur et chef d'orchestre de la Porte-Saint-Martin, Alexandre Piccinni². Ils eurent trois filles mais seule Caroline, la dernière, née en décembre 1821, survécut³. Quelques mois auparavant, le 30 mai, Louis Allan-Dorval succombait à un refroidissement en Russie. À vingt-trois ans, Marie Dorval se retrouvait veuve avec trois enfants. Elle se sépara du musicien sans éclat. Jusqu'à sa mort, elle versa une petite pension à celui qu'elle appelait son « pauvre et vieux Piccinni ».

En 1824, le directeur de la Porte-Saint-Martin, Jean-Toussaint Merle, lui proposa un engagement pour six ans. Ils se marièrent cinq ans plus tard. Marie Dorval-Merle bénéficiait ainsi d'une position plus stable et respectable tout en se liant à un homme spirituel, élégant mais fort dépensier qui allait vivre à ses crochets sans lui être d'un grand secours.

Marie Dorval connut à l'époque plusieurs triomphes notamment en juin 1827 avec *Trente Ans ou la vie d'un joueur*. Ce mélodrame de Victor Ducange et Dinaux fut joué cent fois, ce qui était considérable à une époque où l'on créait chaque

1. Gabriel Potier des Cailletières, dit Charles Potier (1774-1838). Grand comédien comique au Théâtre des Variétés puis à la Porte-Saint-Martin et au Palais-Royal.

2. Alexandre Piccinni (1770-1838). Petit-fils du compositeur Piccinni dont les compositions avaient donné lieu à une querelle avec les gluckistes au XVIII^e siècle.

3. Caroline Allan, née à Paris le 11 décembre 1821.

année à Paris environ deux cents pièces et fit beaucoup pour la réputation de la comédienne.

En février 1830, Victor Hugo, avec *Hernani*, avait réussi à imposer le drame romantique à la Comédie-Française. Mais c'est Alexandre Dumas, avec *Antony*, qui allait donner vie au couple romantique par excellence et toucher un vaste public. Le drame fut créé le 3 mai 1831, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Marie Dorval tenait le rôle d'Adèle et Bocage celui d'Antony. « La passion brûlante de la pièce avait incendié tous les cœurs. Les jeunes femmes adoraient Antony; les jeunes gens se seraient brûlé la cervelle pour Adèle d'Hervey. L'amour moderne se trouvait admirablement figuré par ce couple, auquel Bocage et Mme Dorval donnaient une intensité de vie extraordinaire », résuma Théophile Gautier¹.

Mais si en ce printemps 1831, Marie Dorval était si brillante, ce n'est pas seulement grâce à son talent mais aussi parce qu'un véritable et noble amour était entré dans sa vie et déjà l'élevait au-dessus des vulgarités du boulevard.

En 1830, Alfred de Vigny sur la scène littéraire était aussi célèbre que Marie Dorval au théâtre. Considéré comme l'un des plus grands poètes de son temps, il était cependant bien loin des succès populaires de Dumas ou même de Hugo. Quant à sa vie sentimentale, elle était une page presque blanche.

Né à Loches le 27 mars 1797, Vigny, marqué par la figure héroïque de son père, vétéran de la guerre de Sept Ans, voulut devenir officier. En 1814, le futur auteur de *Servitude et Grandeur militaires* entra comme lieutenant de cavalerie dans les gendarmes de la garde qui appartenait à la Maison militaire du Roi. Il passa de garnison en garnison jusqu'en 1821. Cette existence correspondait à une partie de son caractère

1. *Le Moniteur*, 7 octobre 1867, à l'occasion d'une reprise de la pièce.

— droiture, sens du devoir — tout en étant incompatible avec sa santé fragile et ses aspirations littéraires.

En 1822, il publia son premier ouvrage, *Poèmes*, et se mit à fréquenter les salons littéraires. Il s'éprit de la jolie poétesse Delphine Gay¹. Mais Mme de Vigny, si elle souhaitait le bonheur de son fils, désirait avant tout avoir une belle-fille richement dotée. Or Delphine Gay était désargentée et roturière. Alfred de Vigny renonça à la jeune fille et renoua alors avec sa vie militaire qui avait l'avantage de le détourner de ses peines sentimentales.

À vingt-cinq ans, le poète semblait résigné à mettre son cœur sous l'éteignoir. En juin 1824, il partit à Pau rejoindre son régiment après de longs congés consacrés à la littérature. Il y rencontra Lydia Bunbury, une Anglaise de trois ans son aînée avec laquelle il se fiança en décembre. Le mariage eut lieu le 3 février 1825. Mais l'héritage promis par M. Bunbury, moins considérable qu'annoncé, alla à la nouvelle femme de ce dernier de sorte que le ménage dut vivre modestement.

Vigny éprouva toujours une affection respectueuse pour son épouse. Mais Lydia n'était pas la Muse dont il rêvait. La littérature ne l'intéressait pas, elle parlait fort mal le français et, après plusieurs fausses couches, prit de l'embonpoint et ne cessa de se plaindre. De mari, Vigny passa vite au rôle de garde-malade.

Inspiré par son admiration pour Shakespeare, l'écrivain se lança dans une adaptation d'*Othello* intitulée *Le More de Venise*. Le 24 octobre 1829, la pièce fut créée à la Comédie-Française. À trente-deux ans, Vigny se rapprochait du théâtre et, sans le savoir, de la passion.

Marie Dorval et Vigny se sont très probablement rencontrés en novembre 1829 au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Marie jouait alors dans une adaptation de *Macbeth*. Vigny venait de

1. Delphine Gay (1804-1855), fille de Sophie Gay. Elle épousa Émile de Girardin en 1831.

passer des mois à travailler sur Shakespeare. Ils furent présentés par Augustin Soulié, un ami commun de Merle et du poète.

Moins d'un an plus tard, en septembre 1830, l'écrivain terminait son drame *La Maréchale d'Ancre*, écrit pour l'actrice. En dehors de ses adaptations de Shakespeare et de ses essais de jeunesse qu'il brûla, il est presque certain que Vigny, sans Marie Dorval, n'aurait écrit aucune pièce originale car il avoua avoir eu toujours peu d'attrance et des difficultés pour l'écriture dramatique.

On ne sait presque rien des premiers mois de leur relation. Seule une lettre de Marie Dorval à Alexandre Dumas, datée de l'été 1830, témoigne de leurs rapports (lettre 1). Si Marie Dorval est assurément séduite par Vigny, elle lui sait gré de sa délicatesse et de son respect. Nombre de biographes¹ évoquent cette anecdote selon laquelle l'actrice, lassée de la chasteté de l'écrivain, se serait exclamée : « Quand les parents de monsieur le comte viendront-ils demander ma main ? » On imagine pourtant assez mal la comédienne s'adresser ainsi à Vigny, même en plaisantant.

Plus sûrement, ils laissèrent leur amour cristalliser lentement. Vigny se passionna pour le théâtre parce qu'il le renvoyait à la femme aimée. Il assistait à tous ses spectacles et publia, en signant parfois Y, des articles enthousiastes dans *Le Globe*, *L'Avenir* et surtout *La Revue des Deux Mondes*². Marie Dorval, de son côté, se mit à lire ses livres et ceux qu'il lui conseillait non pas seulement pour être en mesure de converser avec lui mais pour se pénétrer de son univers poétique.

L'écrivain se faisait une idée très noble du talent de Marie

1. L'un des premiers à rapporter l'anecdote qu'il tenait d'un homme de théâtre fut Léon Séché (*Alfred de Vigny*, Mercure de France, 1913, tome 2, p. 108).

2. Les articles de Vigny ou qui lui sont attribués ont été publiés dans *Œuvres complètes*, Gallimard, 1993, « Bibliothèque de la Pléiade », tome 2.

Dorval et la considérait comme une vraie tragédienne. En concevant *La Maréchale d'Ancre*, il s'inspirait de l'histoire, certes, mais voulait surtout créer un grand rôle pour elle. La Galigai est une femme de pouvoir, volontaire mais au cœur tendre et fidèle, qui n'est jamais plus belle que lorsqu'elle parle de son amour pour Borgia.

En 1831, Crosnier¹, le directeur de la Porte-Saint-Martin prévoyait, après *Antony*, de créer avec Dorval *Marion Delorme* de Hugo, puis *La Maréchale d'Ancre*. Le succès d'*Antony* fut tel que la création de *Marion Delorme* dut être repoussée au mois d'août... Crosnier voulait céder son privilège pour ce théâtre mais fit traîner les choses afin de profiter de l'argent qui rentrait. Pour dédommager Harel qui allait devenir le nouveau directeur, il lui céda *La Maréchale d'Ancre* pour l'Odéon. Vigny héritait ainsi de Mlle George. La jolie comédienne de l'Empire avait fait place à une actrice certes talentueuse mais devenue corpulente et âgée de quarante-quatre ans.

Marie Dorval avait une certaine influence sur Crosnier mais ne put rien faire ou renonça à intervenir. Il est possible, en effet, qu'en dépit de ses sentiments, elle ait préféré abandonner cette pièce trop écrite. Il est fort possible aussi qu'elle ait été mise devant le fait accompli comme cela lui est arrivé tant de fois. En tout cas Vigny crut sincèrement que Marie Dorval aurait voulu créer ce rôle. La première de *La Maréchale d'Ancre* eut lieu le 21 juin 1831 mais dut être interrompue au second acte par suite d'un malaise de Mlle George. Le bruit courut qu'elle s'était trouvée mal à cause de son corset qu'elle avait trop serré pour rendre sa taille plus fine. La vraie création eut lieu le 25 juin. Le succès fut juste honorable.

1. Louis Croniez ou Croisnu, dit Crosnier (1792-1867). Auteur d'une quarantaine de vaudevilles et directeur de théâtre notamment à la Porte-Saint-Martin. Après avoir été nommé conseiller général du Loir-et-Cher (1845), il termina sa carrière à la tête de l'Opéra (1854-1856).

DANS LA MÊME COLLECTION

CHRONIQUES DU PARIS APACHE (1902-1905)
LA PHILOSOPHIE DES VAPEURS
VOYAGE EN FRANCE DU ROI SISOWATH
MÉMOIRES de Barras
JOURNAL SECRET (1886-1889) du marquis de Breteuil
MES SOUVENIRS SUR NAPOLÉON, Jean-Antoine Chaptal
MADEMOISELLE RACHEL EN AMÉRIQUE (1855-1856), Jules Chéry
CAPTIVE DES TCHÉTCHÈNES, Anne Drancey
MÉMOIRES SUR L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE de Madame Georgette
Ducrest
LETTRES À MON FILS, Alexandre Dumas
MÉMOIRES de Madame Du Noyer
FLAGRANTS DÉLITS SUR LES CHAMPS-ÉLYSÉES, Federici
MÉMOIRES de Madame de Genlis
MÉMOIRES de Gourville
MÉMOIRES de la Grande Mademoiselle
MÉMOIRES de la reine Hortense
MÉMOIRES D'UNE ENFANT d'Athénaïs Michelet
MES REPAS OU LA VÉRITÉ EN RIANTE, vicomte de Mirabeau
CHRONIQUE DE LA FRONDE de Madame de Motteville
LE CRÉPUSCULE DES TSARS (JOURNAL 1914-1917) de Maurice
Paléologue
LES AVENTURES DE MA VIE, Henri Rochefort
LETTRES D'AMOUR de Madame Roland
MÉMOIRES du comte de Saint-Priest
SOUVENIRS du marquis de Valfons

À PARAÎTRE

LES SALONS DE LA REVUE DES DEUX MONDES